



Jean-Louis Coatrieux

Le rêve d'Alejo
Carpentier
Coabana



Le Rêve d'Alejo Carpentier

Jean-Louis Coatrieux est l'auteur d'essais, de romans, de nouvelles et de recueils de poésie édités par Apogée, La Part Commune et Riveneuve. Il a notamment publié chez Apogée *Xiaoling. Nouvelles de Chine* en 2016 et *Alejo Carpentier. De la Bretagne à Cuba* en 2017.

ISBN 978-2-84398-581-2

© 2019 Éditions Apogée, une marque de la société

Feuilles de style, Rennes.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction, sous quelque forme que ce soit, réservés pour tous pays.

JEAN-LOUIS COATRIEUX

Le Rêve
d'Alejo Carpentier
Coabana

ÉDITIONS APOGÉE

Ce roman est une fiction. Si la plupart des personnages apparaissant dans ce livre s'inscrivent dans les mouvements artistiques et les évènements dramatiques ayant marqué les premières cinquante années du siècle passé et s'ils sont donc bien réels, la mise en scène de leurs rencontres, de leurs propos, de leurs amours est purement imaginaire.

« Au bout des racines il était la terre
La terre tout court
La terre toute ronde
La terre toute seule au travers du ciel
La terre. »

« Il était une feuille »,
Fortunes, Gallimard, 1942

« Bonjour, bonjour, le soleil va se lever sur Paris,
Même si les nuages le cachent il sera là,
Bonjour, bonjour, de tout cœur bonjour! »

« Le veilleur du Pont-au-Change »,
Destinée arbitraire, Gallimard, 1975

Robert Desnos

Sommaire

Partie I - Coabana	11
Partie II - Le monde autrement	71
Partie III - Chassés-croisés	181
Petit glossaire	291

Partie I
Coabana

La feuille tremblait entre ses doigts. Un papier fin, d'un blanc jauni, craquant à force d'être plié et déplié. En vérité, ce sont ses mains qu'elle ne contrôlait plus. Si longtemps déjà. Presque trente-cinq ans. Chaque matin, c'était ainsi. Elle ne pouvait s'en empêcher. Elle s'assurait en se levant que la lettre se trouvait bien dans la poche de sa robe, craignant contre toute évidence que quelqu'un ait pu la lui voler. Un geste répété vingt fois, trente fois jusqu'au soir. Quand elle l'avait reçue, elle s'était étonnée. Les courriers se faisaient rares par ici. Beaucoup se perdaient et personne ne s'en souciait vraiment. La plupart des gens ne savaient ni lire ni écrire et, s'ils avaient quelque chose à vous dire, ils se déplaçaient tout simplement. C'était un milieu de matinée comme un autre. Le soleil tapait déjà fort sur les champs et les meilleures heures étaient passées. Le facteur frappait à la porte. Dégingandé, noir de peau, le vélo appuyé contre sa hanche, sa sacoche en toile grise à l'épaule, la chemise bleue collée au corps. Une enveloppe épaisse, froissée. Son prénom, Catalina, celui de son fils, Alejo, leur nom en majuscules. Pourquoi le sien n'y figurait-il pas ? Elle l'avait prise d'une main hésitante en le remerciant. L'adresse, hacienda Loma de Tierra, Alquizar. Cette lettre leur était bien destinée. À eux seuls. La date, 23 mai 1921. Expédiée de La Havane. Aucune indication au dos.

Elle se souvient avoir levé les yeux en entendant le sifflet d'un train au loin. Une longue journée à passer, une de plus. À s'occuper des bêtes avec Yamba, leur homme à tout faire, puis de la maison en épargnant par-ci, par-là quelques minutes pour elle. Son fils rentrerait à la nuit, les pieds lourds d'avoir marché. Lui resterait en ville comme il

en avait pris l'habitude depuis longtemps. Elle ne regret-
tait pas la capitale. Ils se plaisaient ici et le mauvais asthme
d'Alejo avait disparu. Leur ferme n'avait certes rien de re-
marquable. Ils l'avaient achetée pour une bouchée de pain
dix ans plus tôt. Elle occupait le versant ouest de la colline
et dominait d'une centaine de mètres la plaine et ses étend-
ues de canne à sucre. Autour de l'habitation principale et
des dépendances, des manguiers et des avocatiers. Leurs
terres comptaient quelques hectares de zones herbeuses et
d'arbres, surtout des palmiers, et plus haut, des pins et des
cèdres. De quoi chichement en vivre. Mais c'était avant,
bien avant que les choses se délitent peu à peu, puis s'ef-
fondrent.

La porte aussitôt refermée, elle avait déchiré l'enveloppe.
De l'argent, une belle somme en gros billets. Une feuille les
entourait. Quelques mots tracés d'une encre mauve à moi-
tié illisible. Des lignes d'une plume trop sèche, trop rapide,
et pourtant une écriture qu'elle connaissait par cœur. Cette
inclinaison des lettres vers la gauche, ces caractères heurtés
et tout en angles, de plus en plus serrés et s'évanouissant
vers la fin au point qu'il fallait les deviner. Il n'avait jamais
écrit d'une manière élégante, souple comme elle. Elle s'en
moquait souvent. Il rétorquait que lui au moins savait des-
siner, dresser des plans de coupe, des vues en perspective
et qu'ils vivaient de son métier. Là, ses phrases l'avaient
brûlée. Elles s'étaient instantanément gravées dans sa tête.
Quelle faute avait-elle donc commise pour qu'il l'aban-
donne ainsi avec son fils? Leur fils! Seize ans et aussi fort
que son père. Ombrageux et charmeur comme lui. Com-
ment l'annoncer à Alejo? Elle ne s'en sentait pas la force
mais il était impossible de lui mentir, elle n'avait jamais su.
Il ne l'écouterait pas quand elle lui dirait qu'elle le croyait,

qu'il était question d'un mois tout au plus, qu'il donnerait vite de ses nouvelles de Panama.

Leur relation avait empiré ces derniers temps. De longs regards suivis de jérémiades et de disputes à n'en plus finir. Elle le harcelait, c'est vrai, au sujet de leurs dettes. Pas des dettes de jeu, rien de frauduleux, non, des investissements simplement malheureux. Le ton montait invariablement. Elle l'accusait d'avoir choisi de mauvaises affaires, des immeubles qui ne seraient jamais achevés et ne trouveraient aucun acquéreur. Les banques, elles-mêmes menacées de faillite, s'acharnaient sur lui. Les huissiers sonnaient sans arrêt à son bureau et les mises en demeure s'accumulaient toujours plus menaçantes. Il était devenu une marionnette entre les mains de créanciers plus douteux les uns que les autres. L'Eldorado promis à leur départ de France avait fait long feu avec des cours de sucre au plus bas. Les gens quittaient le pays, leurs espoirs de fortune envolés. Leurs soi-disant amis les ignoraient. Leurs biens, cette ferme, leur seule propriété, seraient bientôt saisis. Lui n'osait plus les affronter. Force est de reconnaître que leur couple volait en éclats et ses absences prolongées n'arrangeaient pas la situation. Elle s'interrogeait maintenant sur ses occupations à La Havane, ses rendez-vous sans cesse reportés, ses fauxsemblants, ses paroles empruntées à chaque retour.

Trente-cinq ans. Elle en avait plus de soixante-dix aujourd'hui ! Pourquoi diable ce besoin de toujours ouvrir cette lettre, de la relire sinon pour se faire souffrir encore. Les réactions d'Alejo après sa lecture ne la quittaient pas. Son incrédulité d'abord, sa colère soudaine, violente, puis son abattement. Elle voyait encore son regard. Il avait compris depuis longtemps que leur situation ne pouvait rester en l'état, qu'ils ne faisaient que repousser des échéances

inéductables mais il ne doutait pas alors de leur futur ensemble. Elle, muette, droite, figée sur sa chaise, les yeux ailleurs, nulle part, loin, blessée, vaincue. « Je l'aimais. » Cette douleur, elle le sentait, était annoncée sans qu'elle veuille y croire et maintenant elle montait, s'amplifiait. Elle avait soupçonné une femme dans sa vie. Plus jeune, plus belle. Mais elle n'aurait jamais pensé qu'il les quitte comme ça. Sans prévenir, sans le leur dire en face. Elle encore, pourquoi pas. Presque vingt ans de mariage, la lassitude, les querelles, la beauté flétrie. Pas son fils, il y tenait comme à la prune de ses yeux, il lui ressemblait tellement, il en était fier. Et Alejo aussi de son père. Il brisait tout simplement leur vie. Il faut peu de mots pour ça. Anodins, neutres, ordinaires et pourtant, mis bout à bout, ils peuvent écraser et même tuer, oui, tuer, ce mot n'était pas trop fort.

Par la suite, Alejo ne l'appellera plus que « l'autre ». Il en avait fait pour se venger un misérable, un lâche, un étranger. Lui qui auparavant ne tarissait pas d'éloges sur son père, sur son ingéniosité et ses conceptions révolutionnaires en architecture, sa culture et ses dons pour la musique. Il lui avait appris à lire et écrire, enseigné les mathématiques, surtout la géométrie, formé à la géographie et à l'histoire. Enfant, il adorait l'accompagner sur les chantiers d'hôtels immenses, de résidences à étages pour riches, sa petite main toujours dans la sienne, trotinant pour suivre les enjambées pressées de son père. Sa réputation n'avait cessé de croître. Ses services étaient devenus très recherchés. La maison du gouverneur à Santiago, c'était lui. Les casinos prétentieux du Malecón à La Havane aussi. Il avait un don incontestable pour marier les styles d'avant-garde au traditionnel hispanique. Catalina se consacrait à son éducation musicale et littéraire. Dès dix ans, Alejo jouait

au piano plusieurs concertos de Mozart sans aucune fausse note. Un temps de bonheurs, de découvertes. L'apprentissage d'une nouvelle langue à l'accent si chantant, une langue métissée, prolifique, exubérante. Et en parallèle des lectures passionnantes. Un temps trop court quand elle y repense aujourd'hui.

À leur arrivée, peu après la proclamation d'indépendance, la guerre avait laissé des traces et des quartiers entiers tombaient en ruine, façades décrépies, fenêtres béant aux pluies, rues éventrées. L'actualité plongeait dans l'urgence. Les affaires reprenaient avec la promesse d'un enrichissement rapide. Les étrangers affluaient, attirés par l'appât du gain. Le pays vivait dangereusement. Les grands propriétaires terriens voyaient la production sucrière s'envoler, le faux départ des Américains ne freinait pas leurs investisseurs. Les travaux de reconstruction s'avéraient prometteurs et les spéculations comme la corruption allaient bon train. Il suffisait d'un peu d'audace et d'entregent pour négocier des services aussitôt rendus, de petites ou grandes affaires à saisir. Les pauvres eux aussi n'en revenaient pas d'être un peu plus riches. L'insouciance du lendemain remplissait la nuit tombée les rues de danses frénétiques, emportant les âmes en liberté et les corps contre corps dans des transes autant ivres de rhum que de superstitions impénétrables. Il fallait s'y exhiber et se confondre. Plaisirs fugaces aux lèvres de papaye, folies insondables de l'instant sorties dans l'instant des mémoires.

Puis, à peine finie la grande guerre en Europe, la crise s'était installée. Elle occupait toutes les tables, les salaires déjà maigres ne tombant plus dans les poches. Le pays rétrécissait à vue d'œil, son économie s'étouffait, le désœuvrement et la misère revenaient au galop. Les pêcheurs sur

le Malecón se disputaient la meilleure place en rêvant de poissons à sortir au grand jour. L'ennui et la faim servaient de plats quotidiens. Des petites vies, toujours les mêmes, trop lointaines pour y croire vraiment avant de retourner à leurs immeubles délabrés où chacun connaît tout du théâtre à côté et prie la bouche fermée pour une autre vie. Eux n'avaient pas su thésauriser dans leurs années fastes. Il avait continué à dépenser à tort et à travers comme si demain n'existait pas. Elle avait beau insister sur la gravité de leur situation, il prenait ses remarques avec sa légèreté habituelle, ne voulait rien entendre des choses qui fâchent et il la renvoyait d'un ton bourru avant de s'enfermer dans son bureau sur un sourire caustique. La comédie des apparences restait pour lui sa seule manière de vivre mais elle aussi le lâchait. Un vieux, beau encore, trop jeune pour savoir vieillir, voilà pourtant ce qu'il était devenu. Les traits affaiblis sur un teint gris, les épaules tombantes et un embonpoint dont il aurait pu se passer, le souffle toujours plus court. Elle voyait dans son regard ce qu'il refusait de voir. L'argent manquait et la maison partait à vau-l'eau. Sans parler des dépendances. Elle s'épuisait avec l'aide de Yamba à colmater les brèches. Ce délitement vers l'inéluctable était un crève-cœur. Le piège se refermait lentement. Jusqu'à ce qu'elle ouvre cette lettre et comprenne que Georges lui volait sa vie.

Je n'ai jamais rencontré de femme plus forte que Catalina, ma mère. Peut-être est-ce dû à son ascendance russe, à une enfance douloureuse ou aux conditions qui l'ont conduite avec sa famille à quitter la Russie. Une longue lignée marquée de deuils successifs, de peurs et de persécutions. Le salut était toujours venu de la fuite et l'histoire se répétait encore. Ce passage d'un monde à un autre avait signifié pour ses parents l'abandon d'un rang appréciable dans la société. Ils étaient loin d'être pauvres bien sûr en arrivant en France mais pour certains, lorsque vous n'avez plus cette reconnaissance où chacun vous salue respectueusement dans la rue et les magasins, se presse pour vous serrer la main au théâtre, vous avez tout perdu. Vous comprenez aux regards des autres que vous n'êtes pas chez vous, que vous n'êtes pas les bienvenus. Ce vide laissé ailleurs occupe toutes vos nuits. Un défilé de mots, d'images pour elle, alors en pleine adolescence. Des regrets, des remords pour eux se méfiant de tout y compris d'eux-mêmes. Mes grands-parents ne jouaient pas sur les mots touchant au passé, ils étaient pour eux trop lourds de sens, il y avait eu un prix à payer. Chacun s'adosse ainsi à sa part d'ombre, à sa douleur. Sauver le présent ne suffisait pas à réunir les paroles et à se sentir vivant.

Ma mère a toujours eu cette énergie des femmes que rien, pas même Dieu ou le diable, ne peut arrêter. Elle refusait l'à-peu-près jusque dans les moindres détails du quotidien, tout ce à quoi moi je m'accommodais sans difficulté et mon père aussi, je dois le dire. Ses gestes assurés, son rythme régulier venaient à bout des travaux les plus durs quand, de mon côté, je m'épuisais à la suivre en y jetant

pourtant toutes mes forces. Cette ténacité est, je crois, le propre des femmes. La maison tenait debout grâce à elle sans qu'elle ait besoin de hausser la voix, ses mains silencieuses toujours en action. J'ai toujours vu chez ma mère la beauté. Grande, blonde, les cheveux longs ramenés en arrière, les yeux d'un bleu sombre, le nez aquilin, de larges lèvres, la voix un peu rauque, une démarche souple et silencieuse. Un maintien pour certains sévère, une intellectuelle par trop cérébrale pour d'autres. Elle se moquait de l'image qu'elle donnait. Seules ses mains la trahissaient. Enfant, lorsque nous jouions ensemble au piano, je voyais ses doigts fins emportant les notes en touches légères. Adolescent, je ne les reconnaissais déjà plus, épais, déformés par les tâches manuelles.

Mon père avait, lui, tout d'un aristocrate. Tout. Corps droit et mince, voix grave, geste ample et précis de celui qui sait parler, sourire et rire travaillés de longue date. Le costume beige en coton fin, un pli parfait du pantalon au-dessus de mocassins en peau du meilleur goût. Il disait non sans fierté avoir hérité cette allure jeune et distinguée. Il remettait tous les jours sa montre à l'heure, une manie que je lui ai toujours connue. Je le surprénais souvent en entrant dans la pièce réservée à son travail un cigare coincé entre ses dents. Un nuage de fumée l'enveloppait lorsqu'il l'allumait à la flamme du briquet à essence. Le tabac empestait ses vêtements et ça ne le dérangeait pas le moins du monde. Dans un coin, un fauteuil à bascule acheté à un marchand de passage servait de décoration et aux siestes qu'il s'accordait généreusement. Il dessinait ses plans sur une grande plaque de bois noir face à la fenêtre. Elle se réglait en hauteur et s'inclinait à volonté, crayons, règles, gommes et autres instruments à portée de main. Une machine à écrire

à larges touches trônait sur son bureau devant une chaise en vieil acajou.

Il n'y recevait personne et lorsque nous y allions, ma mère ou moi, nous restions debout. Je profitais de ses absences pour explorer les lieux et je n'avais pas tardé à découvrir sa réserve de rhum cachée dans la bibliothèque. Elle occupait à peine une moitié de mur car les livres se faisaient rares à l'époque et ceux que mes parents avaient pu amener avec eux d'Europe, très abîmés malgré leurs couvertures en carton épais et leurs reliures cuir, se limitaient à l'essentiel. Pourtant, dès qu'une occasion se présentait, ils en achetaient en négociant âprement les prix. Récits, romans, poésie, philosophie en langue française, espagnole, anglaise ou russe. *Les Contes de Canterbury* et les *Rubāiyat* côtoyaient ainsi Chateaubriand, Hugo, Flaubert, Shakespeare, Cervantès, Tolstoï, Dostoïevski et quelques autres de moindre importance. À vrai dire, mon père avait peu d'appétit pour ces nourritures terrestres et préférait de loin la cuisine créole.

Ils se tenaient tous les deux à distance de la politique et des controverses intellectuelles. Leur vision conservatrice et économique du monde empêchait toute discussion. Le rappel constant par les autorités que nous n'étions pas du pays et donc toujours sous la menace d'être expulsés suffisait pour étouffer la moindre velléité de prendre la parole en public. Mon père prenait aussi de haut mes allusions aux écrivains cubains et il valait mieux pour moi passer sous silence mes amitiés artistiques. Ces amis, il est vrai, ne jouaient pas sur les nuances. Ils avaient pris parti contre les flatteurs et les parvenus tarifés. Textes et caricatures circulaient sous le manteau. Je découvrais avec eux une cause à défendre, les interdits à franchir, les non-dits et

les vérités troubles, j'apprenais la fragilité de l'histoire au regard des esclaves. Mettre ses pas dans ceux de José Martí n'était pas recommandé à l'époque. Ce n'est pas le combattant de l'indépendance acquise vingt ans plus tôt qui faisait l'affiche mais celui qui parlait de liberté, de partage des terres, qui revendiquait l'égalité entre blancs et noirs, hommes et femmes, celui qui pariait sur l'éducation et la culture. J'avais la certitude en le lisant que rien n'arrêterait sa pensée, pas même le temps. Je ne me suis pas trompé.

J'essayais tant bien que mal de combler le fossé qui se creusait entre mon père et moi mais c'était peine perdue. J'en arrivais à redouter ses questions insistantes sur mes lectures du moment. Je fuyais les affrontements sans queue ni tête, oubliais ses écarts de langage. Je me réfugiais au piano avec ma mère. Je retrouvais grâce à la musique la paix. C'était beaucoup plus qu'une histoire racontée aux enfants avant d'aller dormir. Je reprenais vie en jouant à quatre mains, j'admirais son doigté léger sautillant sur les touches du clavier. Nous étions seuls avec Mozart, Chopin, Tchaïkovski, Bizet. Les notes m'emportaient dans un refuge où rien ne pouvait plus nous atteindre. Ces atomes en liberté n'avaient pas vieilli. Ils s'envolaient, prenaient de la hauteur, se dispersaient avant de disparaître, aspirés par quelque chose s'approchant de l'harmonie. Mon père ne s'y intéressait plus. Sa passion pour la musique l'avait quitté. Il ne supportait plus de me voir si proche de ma mère comme si je brisais leur couple, comme si c'était moi qui le trahissais. En fait, il était sur le départ, il était déjà ailleurs.

En lisant sa lettre, j'ai compris qu'il nous avait quittés, définitivement quittés. Je ne me faisais, contrairement à ma mère en pleine déroute, aucune illusion. Ce que j'avais

devant les yeux ? Des mots hypocrites, des reproches entre les lignes, des excuses trompeuses plaidant à l'avance le pardon, des mots en somme d'un non-coupable.

*Ma chère Catalina, mon cher fils,
J'ai bien conscience que cette lettre sera pour vous un choc. Je n'ai pas eu le courage de vous en parler auparavant et, croyez-le bien, je m'en veux énormément. Tout s'est passé très vite en vérité. J'attendais cette proposition sans trop y croire et voilà soudain qu'elle arrive. Elle m'oblige à interrompre mes activités immédiatement. C'est décidé, je pars pour le Panama. Demain, il sera trop tard pour recommencer une nouvelle vie, demain sera impossible à saisir. Ce projet est une chance pour nous. Il n'y a plus d'espoir, plus d'avenir ici, le pays ne se remettra pas. La corruption est installée pour de longues années et, sauf à s'en accommoder ou à s'y plier, plus aucun ouvrage même sur le papier n'est à espérer pour moi. Cette île n'est plus pour nous, les Américains ont gagné et il est l'heure de se sauver, de nous sauver. Le risque d'échouer existe bien entendu mais je dois le prendre pour vous. Ne m'en veuillez pas. Ces derniers temps, tout m'est devenu insupportable. Créanciers ou prêteurs, je ne sais plus comment les fuir. Ils m'assassinent. Je suis, je m'en rends bien compte, irascible et à la moindre aspérité je me fâche. Où sont nos vingt ans, Catalina ? Où sont nos conversations sur le bonheur, sur un monde à construire ? Trop loin à coup sûr ! Nous étions euphoriques. Une utopie heureuse car nous avons été heureux, n'est-ce pas ? Allons, inutile de nous voiler la face, nos rêves étaient un marché de dupes. Je pars et peut-être est-ce mieux ainsi, pour vous comme pour moi. L'argent que je vous laisse vous permettra de faire face à mes trois semaines d'absence. Le temps de trouver un*

pied-à-terre et vous me rejoindrez. Nous vendrons le bétail et la propriété. Cela ne rapportera pas grand-chose, hélas. Nous laisserons les dettes derrière nous. Personne ne nous regrettera, personne ne doit savoir. Nous écrirons aux parents le moment venu. Je compte sur vous.

*Affectueusement,
Georges*

23 mai, une date que je n'oublierai jamais. J'étais rentré un peu plus tôt qu'à l'accoutumée. La chaleur chargée d'humidité s'attardait avec le soir. Six mois exactement avant mes dix-sept ans. Je serrais ma mère dans mes bras. Elle ne pleurait pas et n'a jamais pleuré par la suite. Je me souviens du silence autour de nous. Je savais confusément que nous étions seuls désormais. Je le méprisais déjà.

Comment mon père avait-il pu nous bernier ? Je ne lui connaissais aucun talent de comédien. Pas non plus de dons particuliers pour la dissimulation. Il n'avait rien changé à ses habitudes mis à part ses séjours prolongés pour ses affaires dans la capitale. Il ne nous cachait pas ses difficultés de trésorerie, le harcèlement continu des banques auquel il était soumis. Nous avions beau chercher, aucun indice ne nous venait en tête, rien n'expliquait sa décision. Un coup de tête, une folie passagère ? L'avions-nous suffisamment écouté ? Un maelström d'émotions nous traversait. Nous étions désarmés devant cette avalanche de questions. C'est la première fois que nous l'entendions parler du Panama. Pourquoi le Panama ? Nous ne connaissions personne là-bas. Et pourquoi ne pas retourner en Europe auprès de la famille si la situation était à ce point impossible ? Refusait-il de perdre la face, de leur avouer son échec ? « Un choc », disait-il ! Rien que ça ! Quelle vie laissait-il derrière lui ? La misère. La honte dans le regard des autres. menteur, imposteur, traître, affabulateur, lâche, de quels noms, devais-je l'affubler pour le salir, le condamner, pour me venger. J'aurais voulu qu'il m'entende les lui jeter à la figure.

« Qu'allons-nous faire ? » Cette question répétée indéfiniment par ma mère appelait une réponse que j'étais dans l'impossibilité d'apporter. Assise, raide sur la chaise de la cuisine, ses cheveux bouclés emmêlés, les poings serrés sur ses genoux, elle faisait peine à voir. J'aurais voulu la consoler pour faire cesser ces longs tremblements qui la secouaient tout entière, lui murmurer à l'oreille les mots susceptibles d'effacer ce désespoir silencieux. Debout à côté d'elle, incapable face à une telle douleur de prononcer le moindre mot

d'apaisement, une sourde colère m'envahissait. Le désordre tout autour était total. Dans la cuisine, la vaisselle tachée de gras attendait en pile dans l'évier et sur la table, le sol était jonché de détritrus de toute sorte, les tiroirs restaient grand ouverts livrant au regard un bric-à-brac de papiers et de torchons sales. Des vêtements s'éparpillaient sur les sièges et les meubles de la salle. La lumière n'entrait plus dans la maison depuis le départ de mon père. De mauvaises odeurs y trouvaient maintenant leur place. Un vrai bazar. J'en avais honte. Heureusement, personne ne nous rendait visite. Le jardin, si soigné auparavant, se trouvait dans le même état. Seules les bêtes recevaient son peu d'attention et encore quand elle ne les oubliait pas !

– Il me manque, Alejo, il me manque tellement.

– Je sais.

– Qu'allons-nous faire ?

– Je travaillerai. Je trouverai un travail. Ne t'inquiète pas.

– Et tes études ? Non, non, nous attendrons son retour et s'il ne revient pas, comme tu le prétends, alors nous vendrons la ferme.

– Nous n'en tirerons pas grand-chose, tu le sais. Si même nous trouvons un acheteur !

– Peu importe.

– Que vais-je dire à mes amis ?

– La vérité. Il est parti traiter une nouvelle affaire à Panama. Par les temps qui courent, cela ne surprendra personne. Et d'ailleurs, quels amis maintenant ?

Dix ans plus tôt, leur médecin avait préconisé à mes parents de s'éloigner de La Havane. Selon lui, seul l'air de la campagne pouvait me débarrasser de mon asthme. Il s'était en effet aggravé au fil des ans et les sifflements dans ma poitrine devenaient insupportables. Mon père avait

longuement cherché une propriété à proximité de l'unique ligne de train desservant la capitale et permettant des allers-retours quotidiens. Le choix s'était révélé très restreint. C'est par hasard qu'il était tombé sur cette hacienda. Elle se situait à deux kilomètres d'Alquizar et appartenait à un vieil homme, héritier de lointains colons assez riches pour construire en briques cette demeure sans étage. Un luxe pour l'époque. Le toit de tuiles et les châssis apparents en bois lui donnaient un certain charme. À l'abandon depuis des années, l'intérieur était par contre dans un état déplorable. Meubles boiteux couverts de poussière et de toiles d'araignées, matelas et moustiquaires en lambeaux et une odeur de salpêtre que je sens encore dans mes rêves. J'imaginai dans ce que je voyais, un drame, une urgence. Celui qui avait habité là devait être parti à la hâte sans se soucier du reste.

Tout était à refaire et mon père s'y attela avec cette énergie que j'admirais chez lui. Le chantier aura duré six mois. Il donnait la main aux ouvriers. Je ne sais par quel miracle mais l'électricité est arrivée avec nous. Les dépendances en ruine une fois relevées, le puits remis en état, les friches replantées d'herbe grasse, la propriété imposait par sa nouvelle jeunesse. Ces temps où nous ne privions de rien restent parmi les meilleurs de ma vie. J'avais laissé la ville derrière moi à contrecœur, les appels familiers des vendeurs ambulants, les apostrophes pleines d'humour joyeux, les rues toujours animées de rires, bruyant de musiques à danser bien après la nuit. Je découvrais de mes yeux d'enfant cette nature flamboyante que l'île dissimulait. Hibiscus rouges, bougainvilliers orangés, les jaunes de l'acacia, les pourpiers d'hiver, toutes ces fleurs en grappes ou solitaires, leurs ondulations suggestives au

moindre vent. Je me régalaï selon la saison de mangues, de goyaves cueillies à même l'arbre, du jus de pomme de lait, ces caïmites en robes violettes qui, une fois coupées, laissaient deviner des étoiles plus blanches que celles du ciel. J'écoutais Yamba me confier à voix basse les vertus magiques des ceibas. Lui écoutait les ombres. Elles disaient que nous serions ici heureux.

J'étais alors trop jeune pour déchiffrer le monde dans lequel je vivais. Les leçons particulières de mes parents m'apportaient une éducation classique. Lectures et dictées en français et en espagnol avec ma mère, quelques mots de russe, puis la littérature et l'histoire venant d'une Europe prête à la guerre. J'arrangeais un peu la grammaire à ma manière mais je n'oubliais jamais les accents à placer sur les mots. L'orthographe aura toujours été ma force. J'aimais les mots. Mathématiques, physique, dessin avec mon père m'éloignaient trop du réel pour que je m'y arrête vraiment. Des exercices ingrats couronnés de formules et, à son front plissé de colère rentrée, de mauvaises notes à la clé. Je ne savais rien ou presque de Cuba sinon ce que je voyais sur le globe terrestre. Je m'amusais à suivre d'un doigt hésitant les méridiens, à naviguer d'un doigt sur les continents et les mers, je répétais leurs noms à voix haute en rêvant qu'ils seraient un jour à moi. Cette île des tropiques aussi grande soit-elle ne me suffirait pas !

Il m'a fallu attendre le milieu de l'adolescence pour comprendre la réalité humaine qui m'entourait. Mon inscription à un lycée d'anciens jésuites m'ouvrait des portes jusque-là insoupçonnées. Un lycée bourgeois, il ne pouvait pas en être autrement, inconfortable à souhait, où j'étais au tout début mal à l'aise et continuellement sur mes gardes. Des fils de négociants, d'avocats,

de médecins, de professeurs, blancs pour la plupart, quelques-uns métissés, et des étrangers, américains surtout, mais aucun français à qui parler. Je les intriguais. Ils se connaissaient presque tous de longue date et voir une tête inconnue était pour eux une source inépuisable d'interrogations. Je leur livrais la version qui me convenait au mieux et dont la partie vérifiable authentifiait les oublis nécessaires. Mère russe, études littéraires, traductrice, père français, architecte, longue lignée de marins. Rencontre en Suisse, mariage à Bruxelles. Leur attirance pour le Nouveau Monde. Les affaires florissantes. Ma naissance à Cuba, calle Maloja. Le cabinet de La Havane et la propriété à Alquizar. Cela les avait rassurés, nous appartenions au même monde. Je devenais dès lors fréquentable.

Les cours terminés, au lieu de suivre les autres en étude, je traînais dans la bibliothèque. Une mine. Des rayons jusqu'au haut plafond. Le préposé aux livres, un vieux grincheux à l'esprit caustique et un brin anarchiste m'avait pris sous son aile. Un de ses ancêtres accompagnait Christophe Colomb et avait fait souche, m'assurait-il. Dans son arbre généalogique, des Galiciens exilés en majorité. Quelques écarts de conduite sans plus dans la famille avec les autochtones, les esclaves et donc des changements de couleur pour certains. Cibran — c'est son prénom — marchait plié en deux, victime d'un handicap de naissance, mais d'un pas très alerte. Beaucoup de classiques certes, du théâtre mais aussi de la poésie. Quand je m'étonnais du peu de romans, il rétorquait que la fiction n'aidait en rien à changer la réalité. Je lisais avec avidité sur ses conseils José María Heredia, José Fornaris, Juan Francisco Manzano, les contes de Borrero Echeverría

Conception graphique et réalisation de la couverture :

Laure Bombail

Coordination éditoriale et mise en page :

Nathalie Richard

Éditions Apogée

contact@editions-apogee.com

www.editions-apogee.com